

es de
a confusion

ue

EXPOSITION • A la Maison populaire de Montreuil,
un ensemble de photos, de films et de dessins

Les onze travaux d'artistes plongés au cœur de la vie d'une ville



DIFFICILE de parler d'une exposition qui mélange des photographies, des textes, un film, des dessins. Qui évoque la ville de Montreuil, les actions d'un groupe de femmes à La Plaine Saint-Denis, des images prises par des adolescents marocains lors d'ateliers photographiques à Tanger et à Marseille, ou un centre d'accueil pour sans-abri à Pantin.

Cet assemblage de projets est traversé par une question qui donne de la cohérence à l'exposition et de la force aux images : comment s'approprier un territoire que l'on habite ? Comment « *habiter une ville, un corps, une parole, une image ?* », ajoute Maxence Rifflet, artiste et coordinateur de l'exposition. Dans cette logique, il s'agit moins d'images « prises de » que « réalisées avec ». Avec les habitants de Montreuil, des associations, des salariés d'entreprises de la ville, des lycéens... qui sont autant photographiés qu'interviewés.

Le spectateur ne peut se contenter de regarder les images, il doit « travailler » son regard, aller d'un document à l'autre, d'une image à un texte. On ne peut dégager le nom d'un artiste puisqu'il s'agit d'« art en collaboration », pour reprendre le titre de l'exposition qui rassemble onze jeunes artistes, issus de l'atelier que mènent Patrick Faigenbaum et Marc Pataut à l'Ecole des beaux-arts de Paris. Ce collectif occupe pour un an la Maison populaire de Montreuil. Sans doute y a-t-il trop de textes à lire et pas assez d'images à regarder sur ce « mur d'informations ».

Pour la partie consacrée à Montreuil, il s'agit d'un travail en cours, d'enquêtes et d'images rapportées par des artistes en résidence – Anissa Michalon, Claire Soton, Ludovic Michaux, Sakina Arrar, Anaïs Masson, Maxence Rifflet, Romaric de Meyer, Florence Balboni, Nathalie Ripoll – autour de thèmes comme « l'héritage communiste », la ques-

tion pavillonnaire, la communauté malienne, la transformation de l'urbanisme, le lycée... Ces documents déboucheront en octobre, sur des projections dans la ville.

La deuxième partie de l'exposition est une mise en regard d'aquarelles réalisées par un groupe de femmes à La Plaine Saint-Denis, de photographies qui évoquent les sites et ce travail de peinture, et de témoignages, le tout formant un ensemble poétique et émouvant.

VUES D'UN DÉSENCHANTEMENT

Reste un film de huit minutes, remarquable, réalisé en 2001 par Yto Barrada, Anaïs Masson et Maxence Rifflet, à partir de photos prises par de jeunes Marocains, débarqués clandestinement à Marseille. Leur voix accompagne les images d'un désenchantement : « *On pensait que c'était vraiment quelque chose alors que c'est rien. Le Maroc, c'est bien mieux. Voici mon pays, il ne va pas trop bien. On entendait parler des "risquages", on a pensé essayer nous aussi et aller voir ce que c'est. On a pris notre sac à dos avec des biscuits, une bouteille d'eau, un peu de dattes, d'amandes et de pois chiches pour ne pas avoir faim...* »

L'exposition aborde des questions qui remplissent les journaux, beaucoup moins les centres d'art et les musées. Elle a ses hauts et ses bas. Mais on en ressort avec un sentiment de jamais-vu, ou de vu autrement.

Michel Guerrin

« Ecart, des tentatives d'art en collaboration », Maison populaire, 9 bis, rue Dombasle, Montreuil (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01-42-87-08-68. Du lundi au vendredi, de 14 à 21 heures ; samedi, de 10 heures à 16 h 30. Jusqu'au 7 avril. *Fais un fils et jette-le à la mer-Marseille/Tanger*, de Yto Barrada, Anaïs Masson, Maxence Rifflet, éd. Sujet/Objet, 160 p., 23 €.

culture, elle rappelle l'artiste moderne de la société, tenant le ou du funambule, pour susciter avec la caricature. tion s'en tenait là, qu'incomplète, r, le juge, le maronnaire, qui sont des de l'artiste au le change de natu dans le catalogue : de clowns serait héance de l'image uis la Révolution lente décadence » titude du métier » de Baudelaire. à que l'on voulait ndre art contem, création et gro on le troisième être pour les com s de cette exposi e qui ne conserve : le burlesque et le ieux suggérer sa sa supposée pau i Grande Parade » nt une exposition xposition viciée.

Philippe Dagen

quare Jean-Perrin, 4-13-17-17. Du mero heures à 20 heures jusqu'à 22 heures, al.



Othman B., Marseille, mars 2001.

Exposition. A Montreuil, «Projection d'un territoire» montre la vie telle qu'elle est. Entre-lieux de banlieue

Montreuil (93). Maison populaire, 9 bis, rue Dombasle. Jusqu'au 18 décembre. Du lundi au vendredi de 10 heures à 21 heures, le samedi de 10 heures à 16h30.

Il y a un Malien qui a dormi quatre ans par terre avant d'avoir un lit dans son foyer. Il raconte comment l'expulsion de France est vécue comme une honte au village natal. Il y a un frère et une sœur gitans à qui on a confié un appareil et qui ont photographié la caravane, la cuvette des toilettes, le terrain vague. Il y a des choses anodines et d'autres pas. Les murs à pêches effrités qu'on conserve, un vieillard, sa chambre, ses photos jaunies sur sa couverture. Il va être expulsé. Il y a de petits pavillons, de grandes barres en construction, un homme qui cuit des sardines sur un barbecue, des escaliers coincés entre de petites maisons. Des entre-deux, des entre-lieux, de la banlieue. Donc, aussi, de la politique.

C'est un travail autour de

Montreuil qui s'appelle *Projection d'un territoire*. Le collectif de jeunes artistes qui l'a réalisé, essentiellement des photographes, a mis en exergue cette phrase de Michel De Certeau: «*Les récits de lieu sont des bricolages. Ils sont faits avec des débris de monde.*»

La forme est déroutante: séquences d'images projetées en diapos avec un texte, de la musique. En couleur, noir et blanc, elles nous plongent dans la vie telle qu'elle est. Présentée à la Maison populaire de Montreuil, l'exposition interroge: «*Où est passé le peuple dans le vocabulaire, où est le peuple aujourd'hui?*» Cette question-là – et d'autres – est posée dans cette exposition dont on ressort ragaillard. Du métro Mairie-de-Montreuil, il faut marcher dix minutes. C'est une bonne mise en train, et encore mieux, si, en rentrant, on ne prend pas le même chemin. ◆

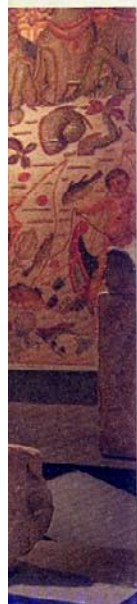
DIDIER ARNAUD

nusée

qui joue la con-
directe par des
s du Gilles de
pparaît comme
tion. La plupart
artistes invités
nt la notion
nusée par l'ins-
scalée d'objets
: Christian Bol-
gine une vitrine
trouvés » dans
ment d'archéo-
léo de Gary Hill,
a guerre d'Irak,
le texte d'une
n de Ben Laden
s plaquettes
unéiforme trou-
s la vallée de
. La filiation n'a
: il s'agit plutôt
position brillan-
érente.

de Firmin-Didot

», jusqu'au
musée du Louvre,
: 01-40-20-50-50.
chronique
a, page 62.



ccia.



CLAIRE TENU

Ambiance "banlieue d'antan" à deux pas de Paris.

Voyage en diapos dans la cité populaire

Bons baisers de Montreuil

L'endroit n'est conseillé par aucun guide touristique : il s'agit de la ville de Montreuil (Seine-Saint-Denis), dont le charme ne saute pas immédiatement aux yeux. Mais cette projection de diapositives a un effet stimulant : elle donne l'envie de se promener, d'aller respirer l'air de la ville. La banlieue y est racontée avec poésie, en évitant les poncifs sociologiques ou médiatiques sur les grands ensembles et les populations à problèmes. Montreuil est abordée à travers son imaginaire collectif, son passé de ville communiste qui se brouille, à l'image de ces monuments, érigés jadis à la gloire de la classe ouvrière et qui n'ont plus beaucoup de sens pour les jeunes habitants. On s'attache à des histoires personnelles comme celle de Sékou, qui appartient à l'importante communauté malienne et qui n'a vraiment trouvé sa place dans le foyer d'immigrés où il vit que le jour où il a réussi à récupérer le lit qu'y occupait son père avant lui. On comprend aussi ce que veut dire la perte d'une culture populaire en musardant dans l'un des derniers quartiers de pavillons bâtis de brique et de broc par des ouvriers après la guerre.

Initiée par huit jeunes photographes – la plupart élèves de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts –, cette exposition a été réalisée après une année de rencontres avec les habitants. Sa mise en scène très originale (les diapos sont projetées, séparément ou ensemble, sur quatre murs) oblige le spectateur à s'impliquer dans le récit. Elle sert intelligemment le propos : comment, à partir d'un territoire, parler de notre époque, de ses enjeux, de sa complexité ? Comment traduire la parole en images ? On en ressort troublé.

Luc Desbenoit

"Projection d'un territoire", jusqu'au 18 déc. à la Maison populaire, 9 bis, rue Dombasle, Montreuil (93). Tél. : 01-42-67-06-68.

Le Louvre s'ouvre à l'art contemporain : sept photographes y exposent leurs travaux, dont l'objet est... le musée lui-même. A Montreuil, dix artistes présentent, en huit diaporamas, un portrait de la ville. **MICHEL GUERRIN**

Deux territoires, dix-sept regards

Regards sur le Louvre (ci-dessous) et sur Montreuil (en bas). Le musée et la ville comme on ne les voit jamais.



Nous sommes au Louvre, dans la salle dite « de la Maquette », près de l'enceinte fortifiée de Philippe Auguste. L'espace n'est pas immense mais les murs sont hauts. Il y a là des photographies, couleur ou noir et blanc, de tous formats, prises récemment dans le musée. Au centre de la salle, un homme, la soixantaine, remarque les fragments de tableaux ou de sculptures. Il dit tout haut sa stupéfaction, sans que personne ne le sollicite : « Je viens au Louvre au moins une fois par mois, pour admirer trois ou quatre œuvres, pas plus. Je le connais, mon musée... Mais ce tableau flamand, ce détail de Cranach, cette terre cuite d'Asie Mineure, et même le Pierrot de Watteau, j'ai l'impression de ne les avoir jamais regardés. »

Sans doute est-ce le plus bel hommage que l'on puisse faire à cette exposition au titre étrange : « A côté rêve un sphinx accroupi ». Ils sont sept artistes à avoir pris ces photographies. Ils ont pour point commun d'étudier dans l'atelier que Patrick Faigenbaum anime à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Ce dernier, présent avec deux photographies, exposera plus largement son travail au Louvre en février 2005. Ses étudiants ont du

talent. Leur accrochage est « collectif » : il n'y a pas sept regards mais une proposition, cohérente. Les œuvres ne sont pas alignées, elles forment une mosaïque éclatée, certaines photographies étant accrochées très haut, comme dans un salon privé du XIX^e siècle.

L'ensemble nous invite à une autre perception des œuvres, donne une « deuxième chance » à ces dernières, définit des territoires multiples qui, ensemble, disent le gigantisme du Louvre et ses fonctions multiples, « palais royal, demeure, architecture contemporaine, lieu d'exposition et de conservation, lieu d'errance et de contemplation ». Tout cela est évoqué dans l'accrochage avec des images d'une facture remarquable, depuis les vues larges du musée jusqu'aux portraits superbes de visiteurs, recueillis, d'une restauratrice au travail, d'une femme de ménage.

Après le Louvre, qui s'ouvre, avec cette exposition, à l'art contemporain, on conseillera de se rendre dans un tout autre endroit, la Maison populaire de Montreuil. Dix jeunes artistes, proches du collectif du Louvre, présentent sous forme de diaporamas un portrait visuel et sonore de cette ville de Seine-Saint-Denis. L'espace blanc est transformé en boîte noire. Huit séquences sont projetées sur les murs, figurant notamment la communauté malienne, le lycée Jean-Jaurès, les murs à pêches (culture horticole séculaire), l'héritage du communisme, l'habitat... Le spectateur est invité à bouger, d'un mur à l'autre, en fonction des images qui surgissent dans une scénographie joliment réalisée.

Là encore, c'est une proposition collective autour d'un territoire. Mais, alors que le regard sur le Louvre absorbe, celui de Montreuil déborde, plus militant sans doute, porté par des témoignages, des expériences, des bouleversements de lieux et de vie, faisant surgir aussi une ville comme on ne la voit pas. Deux expositions, donc, qui, ensemble, offrent un beau récit documentaire et artistique.

A côté rêve un sphinx accroupi, Musée du Louvre (aile Sully), salle de la Maquette, Paris-1^{re}. Tél. : 01-40-20-53-17. Jusqu'au 10 février 2005. Catalogue : éd. Louvre/ENSBA, 94 p., 18 €. Projection d'un territoire, Maison populaire, 9 bis, rue Dombasle, 93100 Montreuil. Tél. : 01-42-87-08-68. Jusqu'au 18 décembre.



DÉCLICS

RENCONTRE DE L'ÎLE SEGUIN

Après la fermeture des ateliers Renault avant leur démolition, le documentariste Mehdi Lallaoui et le photographe Gilles Larvor (agence VU) ont investi l'île Seguin, avec des anciens de l'usine. Projection-débat de *Retour sur l'île Seguin*, Mehdi Lallaoui (le 6 décembre à 20 heures). Bibliothèque, 128/162, av. de France, Paris-13^e.

L'AMITIÉ DOISNEAU-GIRAUD

De 1949 à 1955, Robert Doisneau et Robert Giraud, la nuit, fréquentent les cafés, les cabarets. Le premier finit ses pellicules commencées la journée. Le second écrit des articles. Ils joignent leurs témoignages qu'ils vendent à la presse de l'époque — *Paris-Presse*, *Combat*... Un autre Doisneau surgit, sous la sombre influence de l'écrivain. Galerie 1900-2000, 8, rue Bonaparte, Paris-6^e. Tél. : 01-43-25-84-20. Jusqu'au 4 décembre.

RETROUVER BOUBAT

Il y a cinq ans disparaissait Edouard Boubat, photographe virevoltant, émerveillé, voyageur de Paris. Un gros livre, aux éditions de La Martinière, raconte son riche parcours. Et il est naturel qu'Agathe Gaillard, sa galeriste de toujours, rende hommage à ce représentant important de l'école humaniste à la française. Galerie Agathe Gaillard, 3, rue du Pont-Louis-Philippe, Paris-4^e. Tél. : 01-42-77-38-24. Jusqu'au 1^{er} décembre.

Contact : agendaphoto@lemonde.fr

Les territoires de Montreuil

Depuis 2002, le groupe *Des territoires* travaille sur un projet d'intervention dans l'espace public de la ville de Montreuil qui aboutira en septembre prochain. Ce projet est fragmenté dans son suivi puisqu'il a débuté par une première exposition « participative » tenue à la maison populaire intitulée *Montreuil, une carte figurée* et consacrée à une enquête sur le territoire de la ville. Etalé sur plus d'un an, ce travail à la fois d'analyse et de distanciation a engagé une réflexion menée par un collectif d'artistes sur les transformations du Bas Montreuil, l'héritage communiste, le pavillonnaire, les murs à peches, l'enseignement et la communauté malienne. Désirant s'affranchir d'une simple reconstitution documentaire, ce collectif a – depuis septembre 2003 – établi des collaborations avec les habitants, les associations, les entreprises et établissements scolaires, posant la parole dans le quotidien – c'est-à-dire dans le lieu même de la parole – comme témoin sur l'image.

Corrélativement à ces collaborations, l'exposition *Ecarts* tenue jusqu'au 7 avril 2004, toujours à la maison populaire de Montreuil, présente une sorte de « récolte » de trois expériences menées en dehors de Montreuil par des artistes du groupe: Florence Balboni présente un travail photographique sur le quartier de la Plaine Saint-Denis où elle habite; Anaïs Masson et Maxence Rifflet (par ailleurs coordinateur du collectif) ont mené avec Yto Barrada une

expérience d'ateliers photographiques avec les associations Jeunes errants à Marseille et Darna à Tanger, de mars 2001 à mai 2002.; Nathalie Ripoll s'est rendue une fois par semaine dans un centre d'accueil de jour pour sans-abri à Pantin, Le Refuge, et y a réalisé une série de photographies à partir desquelles elle a instauré une forme de dialogue productif avec ses occupants auxquels ont été remis des appareils compacts.

Le travail de ce collectif, mis à plat à l'occasion de cette exposition prend diverses formes, affectives et informatives: aquarelles d'après photographies, lectures d'images, photos négociées, interprétations photographiques, entretiens, un film et même un livre tout récent dû aux trois artistes Yto Barrad, Anaïs Masson et Maxence Rifflet « Fais un fils et jette-le à la mer » aux éditions Sujet/Objet. Ces supports, accoudés, inventent une forme de narration de l'intime qui dépasse le récit d'expérience. Le quotidien pris en « flagrant délit » se posant alors comme principal outil de transformation du regard. Et c'est par cette re-lecture du quotidien que nous est donnée une échelle du paysage habité et les pièces de construction d'une pensée de l'expérience.

K. D.

Ecarts, des tentatives d'art en collaboration, jusqu'au 7 avril 2004 à la Maison populaire de Montreuil, 9 bis, rue Dombasle, tél. 01 42 87 08 68, www.maisonpop.com



Florence Balboni, espace de travail temporaire, terrain des entrepôts de la SNCF, juin 2003, 90 x 90 cm.